

Claudine Créac'h

La berceuse de Tchazim

Louis l'a aperçu le premier. Il nous a montré l'homme qui avançait, longue silhouette jetée contre le gris du ciel. Le père s'est redressé.

– Il vient de Port-Saint-Jean.

Ici, seuls les coquelicots colorent les champs de leurs têtes écarlates lorsque le vent agite le blé. Mon père, et son père avant lui, et le père de son père ont labouré, sarclé, retourné le sol. Notre ferme est la dernière du hameau.

Nous regardions l'homme avancer dans le chemin sablonneux. Il n'y avait pas de soleil, juste cette lumière qui semble naître de la mer lorsque le jour s'éteint. Mon père et Louis frottaient leurs joues d'un même geste machinal. Quand l'homme a été près de nous, j'ai vu ses cheveux longs très noirs, ses yeux d'eau profonde, sa peau mate. Il a enjambé la barrière qui sépare le chemin littoral de nos terres sans prêter attention à l'écriteau accroché par un fil de fer qui danse lorsque le vent se lève. Il était vêtu d'une vieille veste bleue et portait sur le dos un mauvais havresac de toile grise. Sa main gauche serrait la poignée d'une valise de cuir bouilli, ceinturée d'une sangle. Il semblait épuisé. Il s'est arrêté et doucement a posé sa valise. Mon père et mon frère l'examinaient en silence. Mon père a parlé le premier.

– Qu'est-ce qu'il vient faire par ici ?

Mon frère a haussé les épaules. L'homme attendait, les mains tranquilles, rangées le long de son corps maigre. Mon père a fini par dire, à voix basse.

– Il n'a pas l'air méchant.

L'étranger nous a salués de la tête et a fait un vague geste de la main pour montrer le chemin derrière lui. Le ciel devenait sombre. Mon père s'est tourné vers nous, cherchant notre approbation.

– On ne peut pas le laisser comme ça. Il doit avoir faim.

Mon père l'a regardé, droit dans les yeux. L'homme n'a pas baissé le regard. Je me suis dirigée vers notre maison en lui faisant signe de me suivre. L'homme a hésité un instant puis a ramassé sa valise.

Dans notre maison, il faisait bon. Ma mère avait dressé la table pour quatre. Elle a ajouté une assiette. La soupe ressemblait aux gens d'ici, claire, épaisse. Douce. L'homme a répété plusieurs fois son nom en posant sa main ouverte contre sa poitrine. Tchazim. Tchazim. Nous avons compris qu'il venait de loin, voulait travailler, marchait depuis longtemps. Un marin lui avait fait comprendre que les gens de la côte cherchaient des travailleurs pour la moisson. A la nuit tombée, mes parents l'ont emmené à la grange. Ma mère a dit :

– Il peut dormir ici. Il a l'air gentil, mais quand-même, on ne le connaît pas.

Ma mère lui a donné une couverture de laine, un coussin, une bouteille d'eau et des biscuits. L'homme s'est allongé dans la paille. Il a fermé les yeux et ses rêves l'ont entraîné dans son pays. Là-bas, le soleil brûle. Là-bas, lorsque la nuit descend, on respire une odeur sucrée de fruits mûrs. Ici, on entend la mer.

Les moissons approchaient et mon père l'a retenu. Au début, les gens du pays le regardaient de travers. Il avait l'habitude. Il savait qu'il faisait peur. Les jours passaient. L'étranger travaillait et le soir il mangeait à notre table. Il parlait peu, apprenait. Un jour, il m'a dit en roulant des rrrr terribles qu'il « trrrrouvait trrrès jolis mes orrreillers ». Comme je ne comprenais pas, il a montré mes oreilles. Je portais les boucles anciennes qui me viennent de Mamée, celles avec des petits saphirs. J'ai éclaté de rire. Mon père, ma mère et Louis aussi. Il ne s'est pas vexé et a repris à voix haute le mot juste que je venais de lui donner « boucles d'orrreille ». Dans ma chambre, je suis allée chercher un oreiller « voilà un oreiller ». Il a ri avec nous. Pour lui, j'étais « la fille à la rrrrobe bleue ». Mon père était « patrרון », ma mère « patrרוןne » et Louis, « le garrרון en rrrouge ».

Le soir, il se promenait le long de la mer, s'asseyait tout en haut de la dune pour regarder le soleil se noyer. Il se souvenait. Il rêvait. Quand il pleut chez lui, les rues se transforment en

ruisseau et les enfants jouent en s'éclaboussant. Feu et fureur. Sang et douleur. Ceux qui n'étaient pas morts avaient fait comme lui. Il pensait à ses amis qui regardaient la mer, quelque part.

Parfois, sur le sentier des douaniers, il rencontrait quelqu'un qu'il saluait d'un signe de tête. L'automne s'est installé. Un soir, Jean Turpin de la ferme des Pérousses l'a rejoint sur la dune. C'est un gentil, le Jean. Il a épousé ma cousine Delphine. Je l'aime bien. Il s'est assis à côté de lui, a relevé le col de sa chemise, a glissé dans un sourire :

– Fait pas chaud ce soir.

Tchazim a fait oui de la tête. Jean a poursuivi :

– Je te tutoie, si tu veux bien. On doit avoir à peu près le même âge ?

– Vingt-six a répondu Tchazim en montrant ses doigts comme font les enfants.

Ils ont ri tous les deux.

– Moi, j'en ai vingt-huit. Tu passes à la maison quand tu veux.

Jean des Pérousses lui a serré la main et l'étranger lui a dit quelque chose dans la langue de son pays, une formule pour faire de beaux rêves, une politesse pour se quitter ou un merci.

Tchazim ne dormait plus dans la grange, mais dans la petite chambre jaune, aménagée au bout de la maison pour les saisonniers. Les gens du village avaient pris l'habitude de le voir assis à notre table. Avec des mots simples, des mimiques, des gestes, des onomatopées, il a raconté son histoire, sa longue marche, ses rencontres. Souvent brutales. En posant la main sur son cœur, il disait qu'il était heureux d'être là.

En novembre, mon père l'a installé dans la petite maison de l'autre côté de la cour, vide, depuis la mort de Mamée. Tchazim travaillait, mangeait, dormait. Comme nous. Un soir, il nous a parlé de son père et de sa mère. De ses petites sœurs Ana et Milica. Ana avait quinze ans. Il nous a parlé des enfants qui riaient dans le ruisseau au printemps. Du feu. Des larmes. De la longue colonne de réfugiés. Il nous a dit tout cela, l'étranger. Il a montré les photographies à demi effacées. Dessus, il y avait un homme et une femme avec deux jeunes filles. Ana et Milica. Lui, sombre et inquiet, a ouvert son cœur aux gens d'ici, paisibles et clairs. Les hommes lui serraient la main le matin. Les femmes lui souriaient et les enfants jouaient avec lui.

C'est mon père qui s'est occupé des papiers de Tchazim. Ils ont été reçus par un homme sec, habillé d'un costume gris. Mon père a posé les papiers sur le bureau, un certificat de travail et une attestation de domicile. Costume-gris toisait Tchazim en glissant les documents dans un dossier. Le cœur de Tchazim s'est affolé. Costume-gris pouvait le renvoyer. Mon père l'a rassuré d'une tape sur la cuisse. Costume-gris a promené sur lui son regard fané et a parlé vite et froid. Pour se calmer Tchazim s'est chanté pour lui seul la berceuse que lui chantait sa mère quand il était enfant. Il a relevé la tête et a regardé Costume-gris dans les yeux. Il lui a parlé en français et son accent a jeté une lumière dans le bureau de l'homme triste.

J'avais repris mon travail. Je suis maîtresse à l'école élémentaire de la ville d'à-côté. Je reviens tous les jours dormir chez mes parents. L'été, quand je suis en vacances, j'aide aux travaux de la ferme avec mon frère Louis. Nous ne serons pas paysans, ni l'un, ni l'autre. Mes parents le déplorent, sans nous le dire. Le soir, sur la table de la cuisine, j'apprenais notre langue à Tchazim. C'était un bon élève appliqué et intelligent. J'aimais le regarder, penché sur son cahier d'écolier. La première fois qu'il a chanté, le soir de Noël, j'ai pleuré. Mon père l'appelait Jean-sans-terre et ma mère l'embrassait le matin en ébouriffant ses boucles noires. Il riait. Il aimait que ma mère le décoiffe. C'est elle qui a compris la première.

– Tu sais, ton père et moi, nous ne t'empêcherons pas de faire ce que tu veux. Et ton Tchazim, on l'aime bien.

Tchazim n'osait pas. Je l'ai embrassé un soir d'été, un an après son arrivée. Je portais ma robe bleue. Mon père était content de savoir que quelqu'un cultiverait sa terre après lui.

Le jour de notre mariage, tout le village était là. Accrochée entre deux poteaux dressés, une banderole dansait. Nos amis avaient écrit en épaisses lettres blanches sur un fond bleu de mer « Honneur aux étrangers. Vive les mariés ». Tchazim savait lire notre langue. Le soir, il a pleuré longtemps. J'avais appris la chanson de sa mère. Je l'ai bercé.

Hier, mon mari m'a entraîné jusqu'à la limite de nos champs. Il a sorti de sa poche un petit sac de cuir rouge, usé jusqu'à la déchirure. Il s'est agenouillé, l'a ouvert, a répandu la terre sombre de son pays contre la terre claire du mien, appuyant fort sa paume contre le sol. Il n'a dit qu'un mot, un seul, tout doucement, comme une prière, Ici.

Pendant quelques jours, la trace est demeurée visible, dessinant comme un nuage sur la terre de chez nous. Il a plu. Il pleut souvent ici. La pluie a tout effacé. C'est bien ainsi.